NOS GRAVURES

Le Rocher-aux-Oiseaux

Extrait du livre de M. Faucher de Saint-Maurice : *De Tribord à Babord :*

Nous étions rendus au 25 juin, et ce matin-là, il y avait précisément 340 ans que ces rochers avaient été découverts par Jacques Cartier qui, poussé par un vent du nord-ouest, avait été obligé de courir quinze lieues dans le sud-est, et s'était ainsi approché " de trois îles, desquelles y en avait deux petites droites comme un mur, en sorte qu'il était impossible de monter dessus, et entre icelles, un petit écueil. Ces îles, ajoute ce marin, étaient plus remplies d'oiseaux que ne serait un pré d'herbe, lesquels faisaient là leurs nids, et en la plus grande de ces îles, il y en avait un monde de ceux que nous appellions *Margaux*, qui sont blancs et plus grands qu'oysons, et étaient séparés en un canton, et en l'autre part y avaient des *Godets*.... Nous descendîmes au plus bas de la plus petite et tuâmes plus de mille *Godets* et *Apponats* (1), et en mîmes tant que voulûmes dans nos barques, et en eusssions pu en moins d'une heure remplir trente semblables barques. Ces îles furent appelées du nom de *Margaux* (2)."

Ceci se passait en 1534 : quatre-vingt-douze an plus tard, en 1626, Champlain croisait dans ces parages et ne constatait plus que la présence de deux îlots, au lieu des trois relevés par Jacques Cartier. L'un s'était effondré dans la mer, et ses habitants surpris par ce cataclysme, avaient tourbillonné un instant sur le gouffre qui venait d'engloutir leur domaine, puis, oublieux comme tout être créé, ils étaient partis à tire-d'aile pour aller demander l'hospitalité aux camarades restés en possession des deux rochers qui sont encore debout aujourd'hui. De même que Cartier, Champlain trouva en passant par là, " telle quantité d'oyseaux appelé *langueux* qui ne se peut dire de plus : les vaisseaux, quand il fait calme, avec leurs batteaux vont à ces îles et tuent de ces oyseaux à coups de bâton en quantité qu'ils veulent (3)."

Espèce de citadelle accessible à l'escalade seulement, et continuellement rongée par la mer, le Rocher-aux-Oiseaux dépasse, comme aspect et comme étrangeté, toutes les descriptions que ces voyageurs célèbres en ont faites. Longue de 770 verges, large de 370, couvrant une superficie de sept acres et trois quarts, et présentant du côté du sud un précipice perpendiculaire de 80 pieds qui atteint 114 pieds du côté du nord, l'île principale est couverte de pingouins, d'alques à bec en razoir, de guillemots, de fous de Bazan et de grands macareux du Nord. Ils y planent, y pêchent, y couvent et y vivent par millions. Partout leurs nids couvrent la croupe du brisant qu'à une lieue en mer, surtout par un clair de lune, on prendrait pour un rocher couvert de neige—tant il est tapissé par leur blanc duvet, et arrivés à trois arpents de cette république ailée, ces oiseaux nous abasourdissaient déjà de leur cris. Nous les voyons à tout instant tournoyer autour de l'île, prendre terre après quelques minutes de valse fantastique et s'accroupir sur leurs nids qu'ils retrouvent sans hésiter au milieu de cet inextricable fouillis. A l'époque de la couvaison, ces derniers sont en si grand nombre, qu'ils font ressembler la cime à un champ de pommes de terre que la bêche du jardinier viendrait de rechausser.

Le Rocher-aux-Oiseaux est un des nombreux endroits du golfe Saint-Laurent où il s'agit de ne pas trop flâner. Il n'est permis aux navigateurs de s'en approcher que lorsque les vents dorment, et sous pareille circonstance pas n'est besoin de dire que nos chaloupes n'avaient pas mis grand temps à quitter leurs porte-manteaux. Bientôt nous mettions le pied sur une étroite lisière de grève, composée par une série de blocs erratiques que la mer, dans ses jours de fureur, a roulé au pied des falaises roussâtres de l'île, et comme, malgré le calme plat qui nous entourait, un assez fort ressac s'y faisait sentir, l'épaule herculéenne du lieutenant LeBlanc nous prêta son appui, et nous sautâmes au bas des échelles que nous devions escalader.

—Bon voyage, messieurs, nous cria-t-il en nous voyant nous engager sur le premier échelon ; ayez le pied ferme, et surtout prenez garde à ces maudits margaux. Un seul suffit pour *encharogner* toute une marine !

Ce volatile était le seul ennemi que nous connaissions à LeBlanc qui, un jour, passant près d'un nid et craignant de faire mal à la mère, l'avait doucement reculé de la main. En récompense de cette attention délicate, il s'était fait saisir à la joue par une paire de tenailles aussi maternelle que terrible, et au mépris de tout décorum, le lieutenant, vigoureusement éperonné dans sa course insensée par l'implacable oiseau qui restait suspendu à dix lignes de son œil gauche, avait été forcé de galoper dans cet équipage devant ses matelots ébahis, et de faire ainsi deux fois le tour de l'île.

Ce fut en riant aux éclats du récit de cet engagement corps à corps que nous montâmes à l'escalade.

Agénor Gravel battait la marche ; nous grimpions à sa suite et j'étais serre-file. Déjà une partie de l'ascension se terminait ; nous avions derrière nous cinquante pieds d'abîme et la première échelle était dépassée. Il fallait maintenant se rendre à la seconde, séparée de nous par une corniche longue de cinq pas, large de dix-huit pouces et courant sur une pente inclinée (4).

Agénor l'a bien passé,
Tire lire.

fredonnai-je gaiement sur l'air des *Canards*, et fermement je posai le pied sur l'étroite lisière. En ce moment un caillou roule sous mon talon ferré : la terre et le tuf s'égrènent sous moi ; je les sens qui cèdent et les entends qui tombent à pic dans l'abîme. Mais avec un sabot de mule on passe partout, me disais-je, et m'aidant *unguibus et rostro*, les reins souples comme une lame d'acier, j'appuie légèrement sur le sol qui cherche à se dérober, et saute sur le dernier barreau de la seconde échelle. Celle-ci avait une longueur de quarante pieds, et tout en nage, les yeux fixés sur le sommet qui surplombe, les mains fermement posées sur les barres, je gravissais lentement l'espace, pendant que je traînais sur mon dos cet étrange frisson que donne le vide. Dix échelons restaient encore, puis tout était fini. Mais, horreur ! mes jambes se roidissent, et je viens de sentir distinctement l'échelle osciller dans ses crampons de fer et se détacher du rocher ! Une sueur froide couvre mon front, mes yeux se ferment involontairement, le vertige bourdonne dans mes oreilles ; il veut s'emparer de mon cerveau, et déjà je suis envahi par cette attraction mystérieuse qu'exerce toujours l'abîme sur les proies qu'il veut se donner. Le vide m'attirait : j'allais lâcher prise pour tomber dans l'horrible spirale, lorsqu'un reste de volonté se prend à refluer vers mon cœur ; ma droite et ma gauche se font tenailles, arrachent le corps à sa dangereuse immobilité, soulèvent les jambes qui sont devenues lourdes comme des masses de plomb, et par un dernier effort me déposent sur la crête dentelée du gouffre.

A quatre-vingt pieds en l'air, je venais d'éprouver ce mouvement de tangage que ressentent quelquefois sur terre les personnes qui arrivent de la mer, et je ne sais s'il me fallait passer en cette minute par toutes les agonies du vertige pour en être guéri, mais depuis, j'ai refait cinq ou six fois cette route aérienne, et j'ai grimpé souvent dans les mâtures les plus hautes sans jamais éprouver la moindre faiblesse ni la moindre crainte.

Le spectacle qui nous attendait sur l'île était encore plus extraordinaire que celui que nous avions contemplé du pont du vapeur. Pendant que nous nous reposions sur le maigre gazon du rocher, des myriades de godets, de margaux, de perroquets de mer et de marmettes étaient là, couvant et jacassant à une longueur de bâton (5). Divisés en cantons, comme du temps de Cartier et de Champlain, leurs nids abondaient et surgissaient de partout. Ici c'était celui du margaux, petit creux entouré de branchage et de terre, où reposait un œuf blanc de la grosseur de celui d'un oie ; là-bas, les macareux du nord dormaient dans les anfractuosités du rocher, ou entraient, puis ressortaient flegmatiquement des terriers qu'ils s'étaient creusés à même la falaise. Serrés en rang le long des corniches de l'île, ceux-ci, graves et hautains, faisaient l'effet d'une chambre de pairs qui se serait composée de pingouins, de guillemots et de macareux, pendant qu'à leurs pieds se battaient ou discutaient à grands cris les fous de Bazan, qui personnifiaient à s'y méprendre les communes démocratiques. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une odeur fortement inconstitutionnelle s'élevait de ce champ de liberté. Mais, hélas ! pendant que ces assemblées délibérantes s'occupaient de la gestion des affaires de leur république, la mort et l'émeute grondaient à leur porte, et déjà les journées de juin s'étaient levées pour elles. Bientôt des pierres pleuvent de toutes parts sur les malheureux habitants du rocher ; des coups de fusils se font entendre, et les bandes insurgées s'avancent, guidées par Agénor Gravel qui sifflotte entre ses dents :

Margot ! Margot !
Lève ton sabot.
La dance commence.

Nos matelots, excités par ce chant bachique que Massé ne se serait guère attendu à voir métamorphosé un jour en hymne révolutionnaire, roulaient dans l'espace des quartiers de roche à rendre Sysiphe poitrinaire, tout en continuant à tue-tête sur l'air que vous connaissez.

A chaque reprise de ce chœur des *Noces de Jeannette*, les pierres et les coups de fusil partaient drus comme grêle, et il fallait voir les malheureux volatiles dégringoler par grappe dans l'onde qui, ce jour-là, n'était pas aussi amère que leur existence. Franchement, pareille tuerie devenait dégoûtante : c'était avoir des dispositions au meurtre que de taper ainsi sur ces animaux stupides, et comme nos gens y prenaient goût, ce ne fut qu'à force d'instance que nous parvînmes à faire cesser cette inutile massacre.

Les plumes du fou de Bazan sont soyeuses, très-fourrées, très-blanches, mais donnent une forte odeur de musc. Bien préparées, elles acquéreraient une certaine valeur dans le commerce, et je suis étonné que quelques-uns de nos industriels n'aient pas encore songé à exploiter cette source de facile revenu. En revanche, les Américains, qui sont à l'affût de tout, commencent à les connaître : ils se sont aperçus de plus que les œufs du margaux étaient d'excellent débit. A l'époque de la couvaison leurs équipages descendent dans les îles où se réfugient ces oiseaux, cassent les œufs qu'ils trouvent dans les nids pour forcer les femelles à en pondre de nouveaux et en obtenir du plus frais, puis quand le truc à réussi, ils chargent leurs goélettes, mettent le cap sur Boston et vendent leur cargaison 25 à 30 cents la douzaine.

Trois jours après notre départ, le Rocher-aux-Oiseaux fut saccagé par ces écumeurs de nid ! Ne serait-il pas temps de défendre sévèrement ces excursions périodiques qui tendent à exterminer le gibier ? car ces messieurs ne sont pas difficiles sur les œufs, et empilent à fond de cale tous ceux qui leur tombent sous la main.

Les palmipèdes ne sont pas les seuls êtres ailés qui aient élu domicile sur le Rocher-des-Oiseaux. Deux grives y ont passé un été. Une autre année, un couple d'émérillons est venu semer la terreur et le deuil au milieu des plus paisibles ménages de l'île, et en 1875 je retrouvai la maison du gardien pleine de fauvettes et de moucherolles, qui entraient par les fenêtres entr'ouvertes et sautillaient en becquetant sur le buffet et les modestes meubles du seul abri que présente cette solitude (6).

Le phare du Rocher-aux-Oiseaux est une tour blanche hexagone, qui fut allumée pour la première fois en 1870. Elle est à 140 pieds au-dessus de la haute marée et donne un feu blanc, fixe, dioptrique, de second ordre, qui s'aperçoit à vingt et un milles en mer.

Chaque dimanche soir, pendant l'hiver, le phare du Rocher-aux-Oiseaux rallume ses feux depuis sept heures jusqu'à neuf heures. Si la lumière reste visible pendant ce temps, c'est un signe que tout va bien sur le Rocher, mais si elle se masque trois fois pendant l'espace de ces deux heures, alerte sur la côte de Brion ou de la Madelaine ! Un accident est arrivé aux habitants de l'île. Comme le phare est construit sur un point très-exposé, le ministre de la marine, M. Mitchell, crut devoir donner l'ordre, en 1873, d'ajouter des étais à la tour afin de mieux l'assujettir au roc.

L'habitation du gardien se trouve située à 200 pieds de la lumière. C'est une maisonnette petite, puante et mal tenue ; mais l'impression qu'elle m'avait laissée lors de mon premier voyage s'est effacé depuis : en 1875, elle avait changé de main, et, sous la direction de M. Whelan, était devenue beaucoup plus confortable. En y entrant, on nous montre un puits creusé dans le roc ; il contient 3,000 gallons d'eau de pluie, la seule qu'on puisse se procurer sur l'île : cette fontaine improvisée ne demande pas mieux que d'être remplacée par une bonne machine à distiller l'eau de mer. Une passerelle court de l'habitation à la lumière ; elle sert de lieu de communication avec la tour, et les jours de vent ses solides garde-fous en fer empêchent le gardien et ses aides d'être emportés par les terribles rafales qui balayent alors tout ce qui ne se trouve pas cloué à ce rocher, où pousse à peine une herbe languissante et étiolée. A quelques pas du corps du logis se dresse une croix, plantée entre de gros monceaux de tuf et protégée par une balustrade en bois, qui est déjà branlante et toute disjointe. En attendant que cet endroit devienne un cimetière, c'est le lieu où, quand le temps est propice, on vient s'agenouiller pour faire la prière du soir et admirer les plus beaux couchers de soleil au monde. Un peu plus loin s'élèvent la poudrière et l'abri où se cache le canon chargé d'annoncer d'heure en heure l'approche du récit aux navires surpris par la neige ou par la brume. Un petit tram-way en bois court du dépôt de provision à la maison de la tour, et du côté nord-ouest de l'île, trois ouvriers intelligents, MM. Jobin, Blanchet et Roza, ont accompli un véritable tour de force en taillant dans le roc une tranchée perpendiculaire, haute de 127 pieds et large de 29, qui permet à une grue de faire mouvoir une boîte suspendue à un câble en fil de fer, et dans laquelle on dépose les effets destinés au phare, lorsque la mer ne brise pas trop de ce côté.

Tout ce qui méritait d'être vu ou étudié sur le Rocher-aux-Oiseaux, l'avait été par nous. Il ne nous restait plus qu'à refaire le précipice, où nous nous engageâmes allégrement, escortés en route par quelques morceaux de coke anglais provenant d'un quart arrêté dans son ascension par une anfractuosité du rocher, et que maître LeBlanc, attaché au bout d'une forte corde, s'en était allé défoncer à grand coups de hache. Au milieu de ce bombardement d'un nouveau genre, nous descendîmes le plus tôt possible, qui ayant des chapelets d'œufs enroulés autour du cou, qui des peaux d'oiseaux suspendues derrière lui par des bouts de ficelles, chacun évitant les projectiles qui lui passaient le long des oreilles, et tous arrivant tant bien que mal au pied du rocher, où notre équipage nous attendait, en défendant les flancs de la baleinière contre les morsures de la falaise.

L'opération du ravitaillement était finie ; mais pour y arriver que de courage et de mépris de la fatigue il avait fallu à nos pauvres matelots ! Dans l'eau jusqu'au cou, les uns empêchent les chaloupes de frapper avec le ressac, les autres aident à débarquer et à rouler sur deux madriers mal assujettis les quarts de poudre, de pétrole et de provisions destinés à l'île, les troisièmes travaillent à la grue ou dégagent les objets qui se mêlent et ne peuvent arriver à destination. C'est ainsi que chaque escouade se hâte de faire sa besogne, sous le commandement d'officiers qui montrent l'exemple et ne s'épargnent guère. Les lieutenants LeBlanc, Savard et Couillard-Després sont là payant de leur personne, et je ne crois pas qu'on puisse rencontrer des gens plus dévoués et de meilleure humeur. Puis, quand la rude besogne est terminée, quand, après douze heures de ce travail, les baleinières reviennent à bord, ces hommes trempés et rompus, qui devraient être sur les dents, gagnent leur carré en chantant, et trouvent encore le moyen d'exploiter la vieille gaieté gauloise, en riant aux éclats et en faisant des lazzis sur les aventures de la journée.

(1) On les nomme perroquets aujourd'hui ; c'est le *grand macareux du nord.*

(2) Discours du voyage fait par le capitaine Jacques Cartier, en la terre du Canada, dite Nouvelle France, en l'an 1534, p. 9, publié par la Société littéraire et historique de Québec.

(3) Œuvres de Champlain, p. 1084. Edition Laverdière.

(4) Une petite plateforme entourée d'une balustrade en fer, sépare maintenant le point d'intersection des échelles, et rend l'ascension plus commode.

(5) Les marins canadiens ont conservé à deux de ces espèces d'oiseaux les noms que leur donna Cartier, celui du *margaux* et du *godet*. Seulement, par abréviation, ils disent *god* en parlant de ce dernier. Champlain avait nommé le *margaux* le *langueux* et en fait une excellente description ; néanmoins il montre, un peu trop de bonne volonté envers ce volatile lorsqu'il écrit que " les petits margos sont aussi bon que pigeonneaux."

—Ils sont gros comme des oies, dit-il, ont le bec fort dangereux, sont tous blancs hormis le bout des ail s qui est noir, et sont de bons pêcheurs pour le poisson qu'ils prennent et portent sur leurs iles, pour manger.

Le margaux est le fou de Bazan ; la mamette, le guillemot ; le perroquet de mer, le grand macareux du nord, et le pingouin du golfe, l'alque à bec en razoir.

(6) M. F. X. Bélanger, le savant conservateur du musée zoologique, de l'Université Laval, a eu la complaisance de déterminer la classification de quelques-uns des petits oiseaux que nous vîmes sur le rocher. Ils appartiennent au genre *Motilla caria* de Vieillot, ainsi qu'au genre *Dendroica aestiva et Dendroica castenea*, de Baird, et font partie de la nombreuse famille des *Sylvicolidae*, oiseaux qui vivent exclusivement d'insectes et habitent ordinairement les forêts.

LE JUIF ERRANT

La ville de New-York est en ce moment favorisée d'une visite qui ne sera pas l'un des moindres événements de sa légende, quand New-York aura une légende. C'est au *World* que le personnage mystérieux a fait sa première apparition. Son entrée dans le bureau de rédaction de ce journal a été une véritable révolution—ou une révélation, ce qui est quelquefois la même chose. Il a été droit à l'un des rédacteurs, qu'il a reconnu tout de suite pour l'homme du destin, et s'est assis brusquement sur une chaise comme un touriste qui est à son aise partout, ayant beaucoup voyagé. Puis, sans mot dire, il a tiré de sa poche—la poche profonde d'un *ulster*—une liasse de papiers étranges, roux, élimés sur les plis, se donnant des airs palimpsestes, qu'il se mit silencieusement à arranger. Pendant ce temps, le rédacteur du *World* le regardait à loisir. C'était un homme sans âge, grand, parcheminé par le hâle plus que par le temps, abritant une forêt de cheveux incultes sous un panama gigantesque, et dont ce qu'on voyait de ses traits émergeait d'un double arc de sourcils en broussailles et d'un fourré profond de barbe en taillis ; le tout fauve avec des îlots gris :

Jamais on n'avait vu
Un homme aussi barbu.

Il leva enfin les yeux, où brillait une lueur voilée de mélancolie, et dit d'une voix profonde : " Je m'appelle Henry Wentworth Monk." Mais en même temps le rédacteur lisait sur une carte de visite égarée comme par hasard parmi les papiers : au *recto* : Ahasverus ; au *verso* : Cartaphilus. —Cartaphilus était, on se le rappelle, le nom du cordonnier qui refusa de laisser Jésus se reposer un instant dans sa boutique en montant au Calvaire. —Ahasverus est le nom que lui donne la légende qui fait du *Juif Errant* un serviteur de Pilate. Bref la chose était claire : notre confrère était en face de l'homme à qui le Christ a jeté cette parole fatidique : " Tu marcheras toi-même pendant plus de mille ans." Il y a dix-huit cents ans de cela, et le vieux maudit marche toujours. On sait que sa présence a été signalée pour la dernière fois à la représentation des *Niebelungen*, à Bayreuth.

Quoi qu'il en soit, il est à New-York maintenant ; c'est sûr. Il vient du Canada. Il paraît qu'il est fatigué de ses pérégrinations dix-huit fois centenaires, et qu'il songe à la retraite. Il pense avoir trouvé le mot du rébus de sa destinée, et que sa pénitence finira quand il aura reconstruit le *Temple de Salomon*. C'est pourquoi profitant du moment où le sultan a besoin d'argent, il a entrepris de lever des souscriptions, non-seulement pour payer les maçons et faire fabriquer un chandelier à sept branches, mais encore pour acheter la Palestine, dont il fera le centre du monde, et Jérusalem, qui deviendra la capitale de *l'univers*. Il a l'appui des 6,000 juifs qui habitent Jérusalem, en compagnie de 7,000 mahométans, de 5,000 chrétiens, grecs et latins, et de quelques centaines d'Arméniens, Syriens et protestants. Monk-Ahasverus-Cartaphilus a déjà recueilli pas mal de livres sterling à Québec, Montréal, Toronto, Ottawa, etc. Il a l'intention d'aller à Paris proposer son projet à la Chambre des députés ; mais le moment est peu propice, et il ne trouverait guère de souscripteurs qu'au banc des ministres. En attendant, il vient sonder les goussets new-yorkais. Pourquoi a-t-il commencé sa tournée par le *World*, nous l'ignorons, à moins que, étant citoyen du *Monde*, il ait pensé se trouver là en famille. De fait, il y a été bien accueilli, et notre confrère lui a littéralement accordé sa publicité. Maintenant, il n'a plus qu'à tendre les vastes poches de son *ulster*. La souscription est ouverte. Bonnes âmes, passez à la caisse !—*Courrier des États-Unis.*

LA PATTE DE DINDON

Ce matin, à propos d'un plaisir manqué, je dis en riant à mon fils : " Je vois que tu as besoin que je te fasse une petite leçon.

—Eh ! sur quoi, père ?

—Sur une disposition que tu tiens de moi, hélas ! et dont je voudrais bien te guérir.

—Quelle est-elle ?